

## LES MISSIONS DU PERE FRANÇON

Le Père Françon a prêché près de 400 missions, jubilés et retraites dans le Comtat entre 1840 et 1882 lorsqu'à l'occasion de ses 50 ans de prêtrise, une dépêche envoyée de Rome par le procureur des Oblats nous apprend que « le Saint Père bénit l'apôtre du Comtat »<sup>1</sup>. C'est indiquer l'importance de ce missionnaire, même si le Saint Siège manifeste là, face à l'anticléricalisme du gouvernement républicain, sa solidarité envers les « victimes » : Les Oblats viennent d'être expulsés de N.D. de Lumières le 8 novembre 1880 et l'église est fermée en 1882, Françon devenant curé de Saint-Pantaléon, puis des Beaumettes, à quelques kilomètres.

Quarante ans, Françon sillonne le Comtat. C'est un témoin important, chargé des Annales de N.D. de Lumières.

### LE PERE FRANÇON ET SON MILIEU

Françon, né le 30 mai 1807 à Valréas, fils de cultivateurs, a vécu lui-même la vie des champs ; entré au séminaire, il a été vicaire à Visan, adjoint du curé Pradal qui en 1792 avait refusé le serment<sup>2</sup> ; puis curé à Gigondas de 1835 à 1839, et là a eu pour élève le futur Mgr Faraud, recruté par lui par la suite pour le Juniorat de N.D. de Lumières, puis devenu évêque oblat, et dont une tante Thérèse Henriette Faurie, religieuse, a été guillotinée en 1794 à Orange<sup>3</sup>. Et il a sans doute entendu raconter l'histoire de Gigondas pendant la révolution. Celle de ce curé qui venait de Suzette dire la messe, un fusil chargé à l'épaule. Celle du curé Bérard qui baptise clandestinement Xavier Faraud, père du futur évêque, le 29 juillet 1795 et à l'opposé celle du « mauvais prêtre », de Joseph Faustin Donatien Roux, curé à partir de 1791, secrétaire de la commune et président du club révolutionnaire, et de plus marié à sa cousine. Françon ne nous en dit rien, mais il a été confronté aux conséquences de la Révolution à Gigondas : l'abbé Lemariat, curé en 1878,

---

1. Abbé REDON, *Une amitié sacerdotale, le R. P. Françon oblat de Marie et M. l'abbé Vève, curé de Pernes*. Avignon, 1902 (sera abrégé) p. 210.

2. Abbé REDON, *Vie du R. P. Françon, O.M.I, missionnaire provençal*. Avignon, 1902 (sera abrégé REDON, *Vie de Françon...*) p. 13.

3. Id.

note que Françon a fait refaire l'église qui « était alors comme elle était sortie de notre terrible révolution », qu'il « se hata de la racheter (la chapelle Saint-Cosme et Saint-Damien) et de la rendre à la dévotion des habitants », la bénédiction le 27 septembre 1837 étant présidée par le Vicaire général, membre de la famille de Causans (dont nous allons parler) <sup>4</sup>.

En 1839, Françon rejoint les Oblats qui depuis 1837 s'étaient établis à N.D. de Lumières, sanctuaire et pèlerinage entre Avignon et Apt <sup>5</sup>.

L'ordre des Oblats de Marie Immaculée, reconnu en 1826 par le Pape, a été fondé en 1816 sous le nom de « missionnaires de Provence par E. de Mazenod. Il s'agissait alors d'organiser des missions en Provence, à destination des jeunes et de « nos frères les pauvres », et de réagir « contre les conséquences religieuses et morales de la révolution » <sup>6</sup>.

#### LA REVOLUTION, ABCES DE FIXATION

Même si par la suite les objectifs des Oblats se sont modifiés, la Révolution reste un abcès de fixation, l'attitude pendant la Révolution reste un critère. Le curé de Beaumes, où a lieu la mission en 1842, âgé de 88 ans, « est demeuré toujours fidèle à ses sacrés engagements » <sup>7</sup>. Quant à ceux qui ont abjuré, il faut les ramener dans le giron de l'Église. C'est ce qui a lieu à Vedène en 1841, au Beaucet en 1843. Là, le succès est d'autant plus grand que l'ancien prêtre défroqué est devenu maire. Cette volonté de renouer avec la période antérieure à la Révolution apparaît, y compris sous des formes concrètes. Ainsi en 1854 : « nous avons placé une statue de la Sainte-Vierge sur la façade de l'église (...) ce bon peuple de Lauris était ivre de joie et de bonheur, en voyant cette statue de la Sainte-Vierge remplacer celle qui avait été brisée pendant la Révolution » <sup>8</sup>.

Dans le grand sermon de 1864, prononcé lors des cérémonies du Couronnement, la seule allusion politique est celle des persécutions religieuses de 1793. Quand le curé de Valréas, en mai 1868, vient demander une mission, le chroniqueur note qu'il n'y en a pas eu depuis « la grande Révolution ».

Comment s'étonner de la pérennité de ces obsessions et de ces rejets pour qui a rencontré des hommes qui ont traversé la Révolution. En 1870, à peine la République proclamée, les Oblats s'enfuient de Marseille, et « les

4. POUCHALON « Notice sur Gigondas » dans la *Croix d'Avignon* 1908 (n° 19849 (7) à la Bibliothèque Inguibertine de Carpentras. LEMARIAT, « Notice sur M. Jean-Joseph Françon, rédigée par M. l'abbé LEMARIAT » dans le registre des premières communions de 1855 à... Archives paroissiales de Gigondas.

5. B. COUSIN, *Notre-Dame de Lumières, trois siècles de dévotion populaire en Lubéron*. Paris 1981 : *Le miracle et le quotidien* Aix, 1983.

6. J. LEFLON, *Eugène de Mazenod* Paris, 1957, Tome II, p. 19.

7. *Annales de Notre-Dame de Lumières* (sera abrégé en A.L.) Tome V, p. 96.

8. REDON, *Vie de Françon*, op. cit., p. 134.

RR. PP. de Lumières font également des préparatifs de précaution. Ils se procurent des habits laïques... car « tout annonce de grandes catastrophes »<sup>9</sup>.

Cette assimilation entre anticléricalisme et révolution, nous la retrouvons en 1901, à la fin du tome IV des Annales de Lumières : « quand la tourmente révolutionnaire aura cessé... ». Les rouges, ce sont donc les démocrates anticléricaux, ceux qui se réclament de la Révolution. On ne s'étonnera pas alors si au fond de leur cœur, les Oblats de Lumières sont conservateurs et royalistes. Le 15 août 1866, les Annales notent que M. d'Olivier, ancien député, est venu en pèlerinage avec sa famille. Or cet ancien maire d'Avignon, légitimiste, avait été élu député sous cette étiquette le 13 mai 1849. Le 29 mai 1869 « ont lieu les élections pour envoyer un député au Corps législatif ; nous sommes allés douze de la communauté déposer notre vote en faveur du candidat du gouvernement, qui l'a emporté sur le candidat démocrate »<sup>10</sup>.

Le 8 janvier 1871 : « 17 membres de la communauté se sont rendus à Gordes pour déposer leurs votes. Nous avons tous voté pour la bonne liste » mais : « ce sont les rouges qui ont triomphé, et les élus sont tous des démocrates républicains ».

Si l'on en vient à parler de la Commune, c'est que viennent à Lumières deux militaires, « emprisonnés par les communards et condamnés à être fusillés. Ils se sont recommandés à N.D. de Lumières... ils n'ont (pas) reçu aucune blessure... ». Par la suite, au cours de la fête d'un des pères : « on a bu... aussi à l'arrivée prochaine de notre bon roi ». En 1877, au pèlerinage du 8 septembre, M. Sylvestre, « futur député », est noté en bonne place, et le 14 octobre suivant, les pères vont : « voter à Goult pour le député à la Chambre législative ; M. Sylvestre candidat du gouvernement l'a emporté sur le démocrate, mais plus tard il a été invalidé »<sup>11</sup>.

Les RR. PP. ne dissocient pas politique et religion : « C'est un pays chrétien, conservateur et royaliste. Il s'est laissé dominer par une bande de voyous qui l'exploitent » écrivent-ils de Camaret en 1885.

Ils sont évidemment partisans du pouvoir temporel du Pape.

En février 1868 vient à Lumières « un jeune homme engagé comme zouave pontifical (...). Cet admirable jeune homme a servi le Pape dans l'armée des zouaves, pendant plusieurs années, avec un dévouement à toute épreuve »<sup>12</sup>.

9. A.L. Tome II, juin 1868 ; Tome II, 8 et 10 septembre 1870.

10. A.L. Tome IV 1901 ; Tome I 15 août 1866 ; Tome II 29 mai 1869, p. 93.

11. A.L. Tome II 8 janvier 1871, p. 166 ; Tome II 27 juin 1871, p. 187 ; Tome III, p. 397 ; Tome III 8 septembre 1877 et 14 octobre 1877 (p. 412).

12. A.L. Tome IV 1885, Camaret ; Tome II février 1868 cf. Tome III 1868 : il reste un ex voto peint.

En 1870 « le 23 juillet est arrivé... la nouvelle du décret... de l'infailibilité. Le soir, le R.P. a lu le décret du concile, et tout le monde a applaudi en criant : « Vive Pie IX, vive le Pape infailible ! » et le lendemain est jour de fête. « Vive la religion, vive Pie IX, vive N.D. de Lumières, vive la France » c'est ce que font crier un curé en 1873, ou l'archevêque en 1877<sup>13</sup>.

Malgré ces options, Françon ne semble guère intéressé par la politique militante : L'essentiel c'est le pèlerinage ; il n'apprécie pas que : « M. le curé de Lacoste a prêché un sermon dans lequel il n'a pas été question de pèlerinage ni de la Sainte-Vierge. Il nous a parlé de la France, de ses gloires et de ses ignominies, de ses triomphes et de ses défaites »<sup>14</sup>.

On ne saurait donc assimiler ses missions à des interventions dans la lutte entre rouges et blancs, et il accepte les pouvoirs en place, quoiqu'avec méfiance lorsqu'il s'agit de la République en 1848. Le supérieur général de l'ordre, E. de Mazenod, évêque de Marseille en 1837, ultra-royaliste sous la Restauration, ne s'est-il pas rallié à la Monarchie de juillet, et n'a-t-il pas accepté la République, avant de devenir sénateur de l'Empire ?

Auparavant Françon avait relevé la division entre rouges et blancs et il pensait alors que la religion réconcilierait classes et partis : il écrivait ainsi en 1850 à propos de Gigondas : « Nous avons laissé tout ce peuple uni sous le drapeau de la religion ; il ne s'agit plus de rouges ni de blancs, ceux qui étaient divisés sont maintenant unis comme des frères »<sup>15</sup>. A Malemort, situation presque semblable : « Ils viennent tous avec empressement, rouges et blancs, tous arrivent. » Mais le désir de supprimer les oppositions ne supprime pas la conscience de celle-ci : les camps sont tranchés, et Françon doit en prendre son parti : « Dans ce pays, la plupart des hommes et des jeunes gens avaient pris les armes pour partir avec les insurgés. Jugez s'ils étaient disposés à gagner le jubilé. »<sup>16</sup> écrit-il le 23 décembre 1852 à propos de Corbières, paroisse des Basses Alpes. Et sur Mane : « Ici encore les insurgés abondent ; ils avaient été envoyés en Afrique et ils sont presque tous revenus ; je ne sais ce que nous pourrons faire avec eux »<sup>17</sup>. Et, dès l'année suivante, la situation s'était transformée. Françon constate : « Je suis allé revoir les insurgés des Basses Alpes. Cette fois ils ont été intractables, ils avaient fait le jubilé et ils n'ont pas voulu faire les Pâques... »<sup>18</sup>

Françon avait voulu oublier les oppositions politiques (et celles-ci s'imposent à lui). Car son idéal c'est le monde paysan patriarcal, et dans

13. A.L. Tome II 23 juillet 1870 et Tome II p. 261, 1873 et 8 septembre 1873.

14. A.L. Tome III 16 septembre 1875 Lacoste.

15. REDON, *Vie de Françon* op. cit., p. 117.

16. REDON, *Vie de Françon* op. cit., p. 126 et 130.

17. REDON *Vie de Françon* op. cit., p. 131.

18. REDON *Vie de Françon* op. cit., p. 134.

celui-ci il se trouve heureux : « la plupart de mes paroissiens ont encore les mœurs de nos anciens patriarches »<sup>19</sup>. Ou encore : « nous avons fait la visite de toutes les maisons qui sont bien primitives : hommes et bestiaux demeurant dans le même appartement... La pomme de terre est la principale nourriture des habitants. M. le Curé a invité à dîner quelques-uns de ses paroissiens qui n'ont pas voulu toucher à la viande, parce qu'ils n'en avaient jamais mangé (...) ». « Ces pauvres gens ont vraiment la première béatitude, ils sont pauvres d'esprit ». « Tous les hommes sont venus sans en excepter un seul... la population des Abeilles était bien un peu arriérée... »<sup>20</sup>. Cette arriération trouve sa traduction politique : la population « retirée dans ses déserts (...) s'occupe de ses travaux et elle n'est pas exposée comme tant d'autres à se gâter. Là personne ne lit les journaux. Les bons habitants ne font pas de politique »<sup>21</sup>.

Même note louangeuse en 1873 pour une paroisse des Basses Alpes, et pour Saint-Romain de Malegarde : « Là chacun s'occupe de ses affaires, la politique n'y est pas connue, les journaux n'arrivent pas dans ce pays ». « Les révolutions n'arrivent pas dans ce pays, et les bons chrétiens y sont toujours aussi zélés. »<sup>22</sup>

Pauvreté, religion, arriération intellectuelle semblent aller de pair, et s'opposer à la vie de relation. D'où une opposition non seulement à la ville, mais entre campagne et bourg, entre la riche plaine d'Avignon et la montagne. Les notations sociales, méfiance à l'égard de la bourgeoisie et des lettrés, y compris les curés, méfiance à l'égard des ouvriers, traduisent ce même attachement à la société patriarcale. Bien plus, nous pouvons nous demander si l'usage de la langue provençale n'est pas, chez Françon, l'expression du même phénomène.

#### LA LANGUE PROVENÇALE ET SES CONNOTATIONS

Bien sûr il nous faut relativiser ; Françon goûte sa langue ; d'autre part E. de Mazenod le supérieur général demandait que le langage fût compris de tous : « Les fidèles sont dégoûtés de ces dominicales où ils ne comprennent rien... »<sup>23</sup>. Françon a rejoint les Oblats pour « évangéliser les pauvres habitants des campagnes »<sup>24</sup> ; or ceux-ci ne comprennent pendant longtemps, les notations en font foi, que le provençal ; parfois, comme aux Abeilles, un patois que Françon doit apprendre. Cette connaissance de la

19. Lettre à l'Abbé Vève dans REDON, *Vie de Françon*, op. cit., p. 32.

20. Lettre du P. Françon au P. Ricard du 18 avril 1845 dans REDON, *Vie de Françon* pp. 83, 84, 85 (et à l'abbé Vève du 30 avril 1845).

21. A.L. Tome II. 1870. p. 125.

22. A.L. Tome II. 1873. p. 254, Saint-Martin de Renacas ; p. 251, Saint-Roman de Malgarde.

23. A. ROCHE *Le bienheureux Eugène de Mazenod* (Paris, 1975) p. 99.

24. REDON *Une amitié...* op. cit., pp. 89 et 201.

langue explique que Françon soit demeuré à Lumières. Mistral conserve d'ailleurs dans *l'Aioli* le souvenir de ces prêches :

« Aqueu Paire Françon predicavo jamaï qu'en lengo prouvençalo. Me souven de l'agué vist e ausi, quand ère enfant à Nosto Damo de Lumiero, ounte ma paure maire me menavo en roumavage... »<sup>25</sup>.

A de multiples reprises, les Annales font état du charme (au sens fort) de la langue sur les habitants des campagnes<sup>26</sup> : « partout le langage était goûté et partout tout le monde courait pour entendre »<sup>27</sup>, le P. Françon « parlait en provençal toujours, et les bons habitants des campagnes étaient ravis d'entendre parler leur langage »<sup>28</sup>, car « la plupart des bons habitants de la campagne ne comprennent rien au français. Jamais on (n') avait prêché patois dans cette paroisse. Ces bons chrétiens étaient ravis de comprendre ce qu'on leur prêchait. C'était la première fois que cela leur arrivait. »<sup>29</sup> Nous pourrions multiplier les citations. Françon écrit : « Mes confrères leur faisaient de beaux discours en français, mais nos auditeurs préféraient le patois. (...) »<sup>30</sup>.

La situation se modifie vers 1860 : « ... Malheureusement, cette louable coutume (la conférence en langue provençale) à laquelle le premier Supérieur fondateur tenait singulièrement ainsi que tous les premiers disciples, est généralement abandonnée, au grand préjudice des âmes. Les RR. PP. maintenant ne veulent plus parler provençal. Aujourd'hui, en 1862, il ne reste plus que 3 ou 4 RR. PP. qui parlent ce langage (Rouvière à Aix, Bernard à Marseille, Françon à N.D. de Lumières)... »<sup>31</sup>

En 1885 les Annales constatent : « Il serait bon de prêcher les retraites de première communion dans nos villages en patois, les enfants nous comprendraient », ailleurs :

« C'est un mal déplorable de prêcher français dans nos petits villages, on n'est pas compris et les âmes se perdent »... « N'est-ce pas parce qu'on ne parle plus provençal en chaire que l'ignorance est crasse ? »<sup>32</sup> Le P. Françon, est-il dit dans les Annales, « a fait des missions dans à peu près toutes les

25. MISTRAL dans *l'Aioli*, cité dans REDON, *Vie de Françon*, op. cit. p. 181.

26. A.L. Tome I, 1846, à Aurel, 1818, à Margerie, 1864, à Beaumes de Transit, 1866 à Entrechaux ; Tome II Sainte-Cécile, Beaumes de Transit, Montségur, Saint-Resstitut, La Garde Adhémar 1870 ; Tome III 16 septembre 1876 à Sabet ; Tome IV à Loriol 1886... preuve a contrario ; Tome III p. 292 : (1874) « le R.P. Rey ne comprend rien à la langue provençale, ce qui fait une grande difficulté, il a pu prêcher et confesser les petits qui sont encore à la classe, mais pour aller prêcher et confesser dans les villages les bonnes populations qui n'entendent rien au français, le R. P. ne pouvait le faire ».

27. A.L. Tome I, Au Beauce 1843.

28. A.L., Tome I, p. 60.

29. A.L., Tome II, p. 44 1868 à Saint-Sauveur (Drome).

30. REDON, *Vie de Françon*, op. cit. p. 125.

31. A.L. Tome V 1862, nécrologie du P. Ricard p. 10.

32. A.L. Tome IV 1885 p. 108 et Tome IV 1885 p. 17 du cahier.

paroisses du diocèse... et il parlait la langue provençale à peu près partout ». Lui disparu, c'est fini. Il est le dernier missionnaire provençal<sup>33</sup>.

Prêcher provençal n'est pas question de pure linguistique. Les autorités parlent français, les partisans d'un état centralisateur et jacobin le font. Et aussi la bourgeoisie et les lettrés, y compris le clergé. Le provençal est donc connoté d'une protestation contre la domination des villes, de la bourgeoisie et de l'état centralisateur. Par contre le français ne serait-il pas suspect d'être la langue de l'émancipation intellectuelle, le signe aussi d'une évolution économique et sociale condamnable ? Caractéristique en tout cas nous paraît la superposition des notions sociales, idéologiques, et celles concernant l'origine, à propos des ouvriers. Notons que le terme « étranger » et encore plus « estranger » doit désigner, comme cela est encore le cas aujourd'hui, tous ceux qui ne parlent pas provençal.

« Ici je ne sais ce que je pourrai faire. Les hommes ne connaissent plus le chemin de l'église, et bien des femmes ne le savent guère mieux. Tout le monde travaille dans les fabriques, les filles et les jeunes gens y sont mêlés ensemble. Pensez ce que cela doit être. »<sup>34</sup> (A. Serves-sur-Rhône, Drome). Au Pontet, en 1864, il y a « beaucoup de monde employé dans les fabriques, la plupart étrangers au pays, et ces gens-là ne fréquentent guère l'église ». Deux ans plus tard, à Saint-Saturnin » le jubilé a été contrarié par la foule des estrangers (sic) occupés au chemin de fer. Tous ces travailleurs ne connaissent le dimanche que pour s'enivrer, et ils étaient cause qu'un bon nombre parmi les habitants du pays ne venaient pas... » Plus tard, le neveu du P. Françon était allé travailler dans une fabrique : « il en a été bientôt dégoûté, tous les ouvriers étaient de francs impies, des hommes pervers » et dans un autre passage il revient sur « les ouvriers, tous des communards de la pire espèce. »<sup>35</sup>

De même à Vaucluse, alors centre important de l'industrie papetière : « les ouvriers de Vaucluse sont réputés pour leur mauvais esprit, nécessairement cet esprit déteint sur la population » et à la mission, s'il y a 300 femmes présentes, aucun homme ne vient<sup>36</sup>.

#### LA CROISSANCE DE L'INDIFFÉRENCE

Françon se plaint dans l'immobilisme de la société rurale traditionnelle, tandis qu'autour de lui l'opinion évolue, y compris dans ces régions rurales jadis modèles. Et Françon de se lamenter car il compare avec les missions faites 20, 30, 40 ans plus tôt dans les mêmes paroisses.

33. A.L. Tome IV 1879 p. 13.

34. REDON *Vie de Françon*, op. cit. p. 107.

35. Le Pontet A.L. Tome I 1864, Saint-Saturnin-les-Avignon : A.L. Tome I, 1866. (il y a quand même 1.700 communions pour 2.000 âmes !) Salindres A.L. Tome II, 1873 et Tome III, 1873.

36. Tome IV, 1886.

A Bédarrides, « les temps sont bien changés, le grand nombre des hommes ne paraissent plus à l'église ; la religion n'est plus pratiquée ; les hommes surtout ne font plus leurs Pâques, l'indifférence s'est emparée de tous les mauvais chrétiens »<sup>37</sup>.

« A Pâques ils sont venus, mais avec moins d'empressement, et il en est resté davantage (dehors) ». A Croagne, en 1869 : « cette paroisse comme toutes les autres se ressent un peu de l'influence du siècle, les prédicateurs rencontrent toujours plus d'obstacles ».

A Goult, en 1871 : « les hommes célébraient la fête de Saint-Joseph dans les cafés et non pas à l'église ». Bien plus, l'encadrement religieux a disparu : « il y avait un grand nombre de frères pénitents très zélés, mais ceux-là sont morts », « il y avait une musique, des chantes, les filles s'habillaient en blanc »<sup>38</sup>, ... les gens de Lacoste ne connaissent plus guère le chemin de l'église (...) les filles fréquentent plus volontiers la congrégation du diable que celle de la Sainte-Vierge »<sup>39</sup>.

En 1869 à Cabrières d'Avignon, le nouveau curé « a vu une grande indifférence dans plusieurs » et en conséquence décide de ne plus faire de procession à Lumières. Une petite minorité communique... 1868 : maintenant il y a dans le pays une douzaine de ménestriers qui font métier de faire danser tous les dimanches, ce qui paralyse tout le zèle du bon curé qui ne peut que gémir et prier »<sup>40</sup>.

Même là où les rites sont suivis, le R. P. n'a pas d'illusion : « on croirait que c'est une population religieuse... ils font leurs processions pieusement, et après ils ne paraissent jamais à l'église... le saint jour du dimanche n'est plus connu. On ne va plus à la messe et on travaille comme les autres jours »<sup>41</sup>.

Fait divers caractéristique : en 1874, au cours d'une promenade, la charrette des pères est renversée. Les spectateurs rient et les laissent dans la boue<sup>42</sup>.

Un cas qui blesse particulièrement Françon qui y a été curé, est celui de Gigondas. Lors de la mission du père Honorat, dans l'hiver 1836-1837, sur 340 électeurs « 4 n'eurent pas le courage de résister à la Grâce »<sup>43</sup> Mgr Faraud évêque Oblat, en est originaire, or « son arrivée n'a pas été appréciée par ses compatriotes... La raison principale de cette indifférence est le manque de foi et de religion ; cette population autrefois excellente s'est

37. A.L., Tome I 1865.

38. A.L., Tome I 1865, Jocas, Croagne, Tome III p. 93 octobre 1869, Goult, A.L., Tome II 14 mars 1871.

39. A.L., Tome II septembre 1873.

40. A.L., Tome II 1868.

41. A Oppède, A.L., Tome II mai 1870.

42. A.L., Tome III, 1874, p. 286.

43. LEMARIAT *Notice sur Françon* op. cit. Archives paroissiales de Gigondas.



tellement gâtée qu'elle ne pratique plus rien... » Et Françon revient sur le cas en 1876 : « Gigondas était une paroisse modèle... depuis bien des années les hommes n'allaient plus à l'église, le dimanche n'était plus connu... ». Un curé, 4 frères de la Doctrine Chrétienne, 4 religieuses et Mgr Faraud étaient sortis de cette paroisse, mais : « les parents de toutes ces saintes âmes sont les plus mauvais chrétiens <sup>44</sup>.

Même c'est l'irreligion qui l'emporte. A Velleron en 1869 « 12 ont fait la communion »... « les hommes vont à la messe à Noël et à Pâques, d'autres n'y vont jamais et les enfants, une fois la première communion, suivent leur père (...). C'est un pays maudit ». En 1872 « depuis quelque temps les enfants ne sont plus baptisés, les morts sont enterrés civilement sans prêtres ni prières, les mariages se font à la commune... les gens ne veulent plus de la religion ni du prêtre. » « Les enfants ne viennent plus à l'église, et le grand nombre ne fait plus de première communion. »... En 1874 seuls 8 hommes font leurs Pâques, contre une centaine de femmes <sup>45</sup>. Mais déjà la mission de 1837 avait été un échec.

Françon a dû ressentir douloureusement ces faits car deux de ses amis, l'abbé Vève puis Riboit, ont été curés dans cette paroisse. Velleron est évidemment un cas extrême, et va susciter l'indignation de Roumanille. Nous pouvons mieux juger de la situation grâce aux chiffres relevés par F. Bellon : la congrégation Saint-Louis de Gonzague, pour préparer les enfants à la première communion, comptait 38 membres en 1852, 39 en 1854, 27 en 1867 et disparaît en 1870 ; de 1871 à 1893 près de 20 % des enfants ne sont pas baptisés, plus de 20 % des mariages ne sont plus célébrés à l'église, près de la moitié des enterrements sont purement civils (567 baptêmes pour 687 naissances, 175 mariages religieux sur 220 mariages, 427 enterrements religieux pour 796 décès) <sup>46</sup>.

#### LE CONTEXTE POLITIQUE

Les opinions politiques dans ces « mauvaises » paroisses ? Au plébiscite du 8 mai 1870, le vote « NON » l'emporte, parfois avec de forts pourcentages. A Cabrières, 115 NON, 88 OUI, à Gigondas 118 NON, 99 OUI, à Fontaine de Vaucluse 145 NON, 30 OUI, à Velleron 357 NON, 55 OUI. Dans cette dernière commune en 1874 la Gauche obtient 68 % des voix par rapport aux inscrits. Nous pouvons mieux nous rendre compte de l'opinion grâce à d'autres élections. 20 février 1876 : la droite obtient 75 voix, le candidat de gauche 201, Raspail, candidat d'extrême gauche, socialiste et libre penseur, 140 voix. Aux élections du 21 août 1881, la droite s'abstenant, un candidat de droite obtient 20 voix, le candidat de

44. A.L., Tome II, 28 septembre 1873 et Tome III 1876.

45. A.L., Tome II, fin 1869 ; Tome II juin 1872 ; Tome III 1874 (cf. Tome III 1869).

46. F. BELLON *La vie politique dans l'arrondissement de Carpentras entre 1871 et 1893* D.E.S. d'Histoire, Aix, 1962 p. 193 et 198-199 (sera abrégé F. BELLON, *La vie...*).

gauche 86, Pelletan, radical, 214 voix. En 1885, le conservateur obtient 35 voix, l'opportuniste 19, le radical 301 au premier tour. Le village le plus déchristianisé du Comtat est rouge <sup>47</sup>.

Par contre, considérons les bonnes paroisses, Monteux par exemple. Les légitimistes y sont nombreux en 1848. A Monteux en 1866 pour 4.000 habitants, les Oblats ont compté 850 communions, et l'année suivante 800 <sup>48</sup>.

En 1870, le OUI l'emporte par 641 voix contre 430 NON. Bonnieux, 600 communions en 1866 pour 1.300 âmes, lors du plébiscite le OUI obtient 406 bulletins, le NON 171 ; Entrechaux 1.069 âmes. « très bonne paroisse », (tous les hommes vont aux vèpres sauf 3 ou 4), au plébiscite de mai 1870 : 248 OUI, 47 NON ; Châteauneuf-du-Pape, 1.429 âmes, le P. Bonnefoy lors de la mission de 1867 enregistre 450 communions : résultats du plébiscite : 291 OUI, 102 NON <sup>49</sup>.

Nous ne pouvons aller plus loin : nous manquons d'éléments chiffrés sur les missions des Oblats, d'autre part, il est impossible d'établir une correspondance systématique entre le politique et le religieux.

Cependant, Françon lui-même suggère une relation entre idées politiques et indifférence religieuse : « les habitants ne sont pas mauvais, mais la République les a un peu dérangés de la pratique de leurs devoirs religieux », note-t-il à propos de Bollène en 1878. L'Isle-sur-Sorgue était : « assez bonne mais depuis la République, elle est devenue mauvaise comme tant d'autres » (1879), et cette même année 1879 : « le 15 août, le concours a été moins nombreux que les autres années, il s'est senti des mauvaises doctrines qui inondent la terre » <sup>50</sup>.

Nous retrouvons négation de l'idée religieuse, et liaison entre le politique et le religieux, dans le camp adverse, sur le cénotaphe isolé, et un peu postérieur, de la famille Bonnefoy, entre Gigondas et Sablet : « Ci git personne et peut-être rien », « que maudits soient les rois et les prêtres ».

Françon se trouve donc face à l'expression locale d'une situation générale où l'Eglise a pris le parti des puissants et en subit les contre-coups. Il n'arrive pas à résoudre les contradictions et oscille entre le populisme catholique proche de celui de Balzac et l'approbation de la contrainte semi-féodale exercée par les grands propriétaires sur leurs fermiers.

Ainsi, parlant des années 1840, il écrit : « A cette époque bienheureuse,

47. Archives départementales 3 M 45. F. BELLON *La vie*, op. cit.

48. AUTRAND *Un siècle de vie politique en Vaucluse* Avignon, 1958, *Missions* revue des Oblats n° de septembre 1862, décembre 1866.

49. Archives départementales 3 M 45. *Missions* revue des Oblats n° de décembre 1866 et septembre 1867.

50. A.L., Tome III, p. 418, janvier 1878 ; Tome IV, mai-juin 1879 ; Tome IV, 15 août 1879.

les RR. PP. de Lumières étaient vénérés et presque adorés à cause qu'on les croyait pauvres comme en effet ils l'étaient, mais depuis ces jours à jamais néfastes où tout le monde su qu'on enterrait à Lumières 100.000 francs dans un tas de pierres (on a dépensé en effet 100.000 francs dans ce détestable couvent) dès ce moment tout a changé... et on est passé au mépris... A Châteauneuf, on nous donna à chacun une chemise, deux mouchoirs et une paire de souliers. Comme nous pouvions parler avec autorité, crier et tonner, nous pouvions tout dire et tout faire... Que les temps sont changés ! Le refrain éternel de tout le monde est celui là : Que de richesses à N.D. des Lumières ! »<sup>51</sup>

Par contre, voici l'exemple de Causans : « Cette paroisse est composée des fermiers de M. de Causans. Ces gens là ne pourraient pas rester s'ils ne pratiquaient pas leurs devoirs religieux. M. de Causans ne les garderait pas dans ses terres. Aussi, tout le monde a été au jubilé »<sup>52</sup>.

Le vicomte de Causans est devenu pair de France sous la Restauration, son château était un rendez-vous des légitimistes.<sup>52b</sup>

Autres exemples : en 1872, Françon est allé prêcher à Saint-Saturnin les Avignon ; « il a voué au Saint-Scapulaire tous les enfants des écoles des frères et des sœurs, mais les enfants de l'école libre des communards n'ont pas été reçus ». En 1874 à Saint-Léger du Ventoux : « à part quelques communards, tous les hommes ont fait leur retraite » – « le maire, qui était communard, a été révoqué avant la fin de la retraite, et cette révocation a produit un excellent effet. Plusieurs sont venus faire leur retraite, qui ne seraient pas venus sans cela »<sup>53</sup>.

#### LES EXPLICATIONS DES OBLATS

Le résultat ne peut étonner. L'Eglise ayant lié son sort à la réaction politique en subit le contre-coup. Radicalisme, anticléricalisme, indifférence religieuse progressent parallèlement. Françon y discerne une volonté concertée ; il écrit en effet à propos de Cabrières en 1874 : « Les Communards, qui sont en grand nombre dans ce malheureux pays, n'ont pas encore paru ; il est entendu entre eux qu'ils ne doivent plus jamais aller à l'église ». (Communards ? l'assimilation aux Parisiens est rapide !) <sup>56</sup>.

51. A.L. Tome V, p. 92, 1841.

52. A.L. Tome I, p. 148 ; cf. Tome III, octobre 1875. A Ansoeus c'est le marquis de Sabran qui choisit les missionnaires (A.L., Tome III, 1875). Dans l'enquête Boulard de 1963, Causans demeure une paroisse de forte pratique avec 101 hommes présents à Pâques (archives départementales 25 J 750).

52 B. AUTRAND, op. cit.

53. A.L., Tome III, septembre 1872 p. 187 ; Tome III début 1874.

54. A.L., Tome III, 1874.

55. A.L., Tome IV, 1886.

56. A.L., Tome IV, 1886.

Dans les Annales, ses continuateurs ont une autre explication : les menées maçonnes. L'idée de ce complot est celle du temps, mais aussi sans doute, même si cela se manifeste sous forme de fantasme, sentiment de se heurter à un encadrement intellectuel républicain.

En 1886 à Travaillon : « sauf quelques frères et amis, tous se sont approchés (de la Sainte Table) »<sup>55</sup> « Vaison est envahi par un fort parti de frères et amis »<sup>56</sup> ; à Caseneuve « quelques frères et amis ont vigoureusement agi contre Dieu ». A Montauroux : « La franc-maçonnerie pour un grand nombre, l'indifférence pour tous, voilà le Var »<sup>57</sup>.

En ramenant tout au domaine politique, n'avons-nous pas une vision trop étroite des problèmes ? Mœurs, et religion semblent l'emporter sur le politique. Ainsi quand en 1871, les congréganistes de Morières ne viennent pas à Lumières, « tout l'enfer s'était soulevé pour les arrêter, et empêcher leur saint pèlerinage. Il y avait aujourd'hui deux fêtes patronales à Morières, celle des rouges et celle des blancs... les deux tiers des choristes sont restés à Morières pour fêter le démon »<sup>58</sup>.

Les R.R. P.P. avancent en même temps une explication plus sociologique : ce qui est en cause, c'est le comportement des individus, l'évolution de la famille et de la sexualité : « deux plaies cruelles dévorent les âmes à Montauroux : le travail du dimanche et l'horreur pour la maternité : les femmes ne veulent être mères qu'une fois... Cependant on respecte le prêtre, mais c'est tout. On vit sans religion »<sup>59</sup>. Situation identique à Lauris : « Pauvre Lauris ! Pays perdu et maudit comme toute la vallée de la Durance. Point d'hommes à l'église au grand jamais, et les femmes sont tout à fait étrangères aux vrais devoirs de l'épouse et de la mère. La première communion faite, l'enfant ne va plus à l'église... »<sup>60</sup> Or : « c'est par les femmes qu'on a action dans les maisons. Les femmes ne venant pas, n'entendant pas, ne peuvent agir à leur tour... »<sup>61</sup>

Nous sommes là apparemment loin des problèmes de la Révolution. Mais la révolution politique pensée par Françon et ses amis Oblats sous la forme dramatique de la Terreur anticléricale, ne se double-t-elle pas d'une évolution plus insidieuse dans le domaine des mœurs. Les changements dans les domaines du langage, de la danse, de la contraception ne constituent-ils pas le substrat des modifications politiques des campagnes vaucusiennes ?

André SIMON.

57. A.L., Tome IV, 1886.

58. A.L., Tome II, septembre 1871 cf Tome III, septembre 1871.

59. A.L., Tome IV, 1886.

60. A.L., Tome IV, 1886 p. 119.

61. A.L., Tome IV, 1886 p. 118.

## SOURCES

Ont été utilisées pour cette étude :

Les Annales de Notre-Dame de Lumières qui sont constituées par cinq énormes volumes :

*Le Tome I* va de 1837 à 1867 : c'est un registre à couverture cartonnée de format 23 x 36 comprenant 380 pages de 42 lignes numérotées par suite d'erreurs de 1 à 469. Après un rappel des guérisons antérieures à 1837, pour chaque année nous trouvons un exposé des missions, et autres travaux, puis la liste numérotée des guérisons de l'année.

*Le Tome II*, registre de même format, retrace les événements de 1867 à 1874, les faits de chaque année suivant l'ordre chronologique. Il comprend 275 pages de 43 lignes.

*Le Tome III* a pour titre : « *Annales du Sanctuaire de N.D. de Lumières* ». Il va de janvier 1867 à la fin de 1879. C'est en grande partie un doublet du Tome II. De format 22 x 35, il comprend 489 pages de 39 lignes numérotées de 1 à 481, et à la fin dresse une brève liste de tous les travaux et missions de 1837 à 1866.

*Le Tome IV*, de format 22 x 35, a pour titre « Tome 3 ». Dans ce registre de 236 pages sont insérés 2 cahiers, l'un de 132 pages. Donc des pages 1 à 7 c'est le rappel des missions de 1867 à 1879. De la page 8 à 87, le récit des événements de 1879 à 1881. Le 1<sup>er</sup> cahier comprend 126 pages écrites, qui vont de septembre 1882 au 5 juillet 1888. Le 2<sup>e</sup> cahier, numéroté de p. 85 à 92, va de 1882 à 1886. Enfin, à une page du registre numérotée 93, les annales reprennent de 1896 à 1901.

*Le Tome V*, format 22 x 35, comprend 3 parties :

- p. 1 à 68, procès verbaux des guérisons arrivées à Lumières,
- p. 68 à 219, Codex Historicus de 1837 à 1862,
- le bas de la page 219 portant : « fin du Tome I », et sur la page suivante « Mémoires du Sanctuaire de N.D. de Lumières Tome II », la numérotation recommençant de 1 à 136, chronique au jour le jour de 1862 au 20 mai 1865.